

B. LA NOUVELLE ORGANISATION DES EGLISES

Comment le diocèse de Toulouse réussit-il à subvenir aux frais du culte ?

- **Document n°1** : « Résultats d'une quête... », Extraits de l'article de l'hebdomadaire *La Semaine catholique de Toulouse*, dimanche 19 septembre 1909. Ville de Toulouse, Archives municipales, REV252, pages 925-927.

— 925 —

sans nom où toute une population chrétienne a vu détruire, en quelques heures, ses habitations, son industrie, son commerce, au point que les familles les plus honorables et les plus riches sont aujourd'hui dans une misère affreuse et ne vivent que d'aumônes ! »

DIOCÈSE DE TOULOUSE

COMMUNICATION OFFICIELLE DE L'ARCHEVÊCHÉ.

M. Mathieu Barrué, curé de Saint-Thomas, doyenné de Saint-Lys, est nommé curé du Burgaud, doyenné de Grenade.

M. l'abbé Chedeville, vicaire au Taur, est nommé curé de Saint-Thomas.

J. RAYNAUD, *vic. gén.*

M^{gr} l'Evêque de Versailles nous prie de faire savoir aux curés et aux directeurs d'Œuvres que M. l'abbé Danigo, à l'évêché de Versailles, s'occupera volontiers des jeunes gens qui seraient appelés comme soldats dans un des régiments du diocèse de Versailles.

Résultats d'une quête...

Dans une des rues populeuses, à la société mêlée, de Toulouse, en mars 1907 :

Un prêtre; dans sa main un carnet à souche; il va, lentement, s'arrête, frappe à chacune des portes de tous les étages. Il va, remplissant une mission, pénible, consolante parfois, nécessaire depuis la séparation. Il va, pour recueillir des offrandes afin d'assurer le pain de chaque jour à ses frères dans le sacerdoce, à lui aussi; il va pour compter les fidèles, les familles qui sont encore catholiques.

Déjà, il a « fait » trois maisons. La recette est à peu près nulle, l'accueil a été quelconque. Il dit toujours les mêmes choses, peu éloquent, malgré tout, dans ses appels à la bourse, très heureux quand il peut consoler, encourager, montrer un peu des idées et des sentiments qu'il amasse au dedans de lui-même.

L'escalier est sale; des pauvres, des ouvriers dans cette quatrième station de ce qu'un laïque malicieux appelait le calvaire des vicaires.

Encore on n'a pas répondu: enfin, au second étage, il entend une voix rude, dire « Entrez », plutôt, il perçoit un grognement qui lui donne froid au cœur.

* * *

Un cordonnier travaillait, il ne se dérange pas, ne lève pas sa tête, semble s'appliquer davantage et vouloir mener plus rapidement sa besogne.

Un homme de cinquante ans, un de ceux qu'on rencontre et qui regardent avec de la haine dans les yeux.

« Bonjour, mon cher ami.

— ? ? ? ?

— Je viens vers vous, je viens vous demander, ne vous fâchez pas, de l'argent pour nous faire vivre, mais, peut-être n'en avez vous pas, les temps sont si durs! »

Et la voix du prêtre se faisait très douce, il s'était rapproché un peu plus, il voulait gagner cette âme, mais la place lui paraissait imprenable.

— Vous me prenez pour un autre.

— Mais, non, mon cher ami, je vous crois et je vous sais un très honnête homme, d'ailleurs, je me retire si vous ne voulez rien me donner, je souhaite que la besogne soit toujours abondante, que Dieu bénisse votre famille, si vous avez la joie d'en posséder une.

— Pas de simagrées, monsieur, je n'ai pas d'argent à donner aux curés, je sais trop l'usage qu'ils en ont fait en 1870, et je vous prie de sortir, et, de sa main prenant un des souliers qui traînait à terre, il le lança à la tête de l'abbé.

L'entrevue avait été courte, mais peu diplomatique. Les paroles furent brèves, mais, le geste en disait long et le mendiant du budget du culte, revint lentement jusqu'au presbytère, salué aimablement par des enfants, arrêté par des personnes qui avaient apprécié sa bonté et son zèle, lui donnant de meilleures nouvelles de malades auxquels il s'intéressait. Le soir, à table, à l'heure où l'on met en commun les impressions de la journée — il disait à ses confrères : « Hélas, messieurs, nous sommes peu sympathiques! — et il remontait à sa chambre pour retrouver ses livres, son bréviaire et son crucifix...

* * *

Dans une des rues populeuses de Toulouse, en mars 1908. La même de l'année précédente, le même prêtre, le même accueil en commençant sa tournée.

Et le vicaire, se souvenant, était tout songeur.

Et le vicaire frappa à la porte, un peu inquiet...

« Mon cher ami, c'est moi qui reviens, pour la même chose.

— L'ouvrier se levant, cette fois : Monsieur, il n'y a rien, croyez-moi, ne revenez plus, il arriverait un malheur. D'ailleurs, je ne vous ai pas donné l'an dernier et vous n'êtes pas mort de faim, à ce que je vois.

— Mais, mon ami, il y a encore des personnes généreuses... et puis, ce n'est pas tout, oui, je vous promets de ne pas revenir, mais, si vous avez besoin de moi, je réponds de suite à votre appel. »

* * *

En 1909, dans cette même rue...

Le prêtre ne fait pas la tournée du culte, il va voir un malade. On le lui a dépeint sous un jour défavorable, il y a tout à attendre et comme violences et comme dureté de paroles. Il sourit, il connaissait bien son homme. Que lui dire? Ils ne parlaient pas la même langue. S'adresser à son âme? Peine inutile, l'âme avait été déformée depuis longtemps. Lui rappeler de vieux souvenirs d'enfance un peu chré-

tienne? Ils étaient tellement enfouis sous une masse de préjugés et de haineux sentiments. Lui donner, lui indiquer un remède pour la guérison prochaine? On y verrait un subterfuge, un geste hypocrite de plus. Il ne restait que la prière, et de l'église à la maison, ce fut silencieusement une ardente supplication qui monta du cœur du prêtre au Jésus de l'Évangile qui soulageait toutes les misères et à la Reine des infirmes.

« On m'a dit que vous étiez souffrant, je viens prendre de vos nouvelles.

— Je vais mal, bien mal; mais à quoi bon vous le dire, Monsieur, vous avez donc peur que je vous échappe, il vous tarde de gagner un peu sur mon enterrement?

— Non, mon ami, mille fois non, mais j'ai eu peur que vous ne soyez trop abandonné; j'ai voulu vous apporter un peu de consolation, rester quelques minutes, m'inquiéter de votre état, essayer de l'adoucir, j'ai même beaucoup prié; non, vous ne me chasserez pas, d'ailleurs, et ici le prêtre se prit à sourire, il vous serait difficile de me jeter à la tête un autre objet; cette fois, je suis un peu le maître.

— Ah! c'est vrai que je suis seul, ils ne sont pas venus ceux qui m'avaient demandé mon bulletin de vote, ceux qui m'avaient poussé aux vilains coups, ceux qui avaient mis de la haine en moi contre tous les curés.

— Mais, peut-être ne savent-ils pas, peut-être sont-ils occupés. En ce moment, tenez-vous bien tranquille, laissez-moi vous serrer la main, laissez-moi vous dire votre ami, laissez-moi m'occuper de vous, laissez-moi parler de votre mère, de votre première communion... »

Mais déjà le miracle était fait. Des larmes coulaient sur ces joues pâles, amaigries par la souffrance. Les yeux avaient perdu leur éclat haineux, il se baissaient. Le cœur avait retrouvé les premiers élans; dans la mémoire, se ravivaient les douces caresses de la famille, les exquisés émotions des fêtes religieuses; la place était gagnée, on devine le reste, il y eut une conversion de plus, une grande joie au ciel, une belle récompense pour ce jeune prêtre. Dieu ne voulut pas appeler à lui ce moribond, la convalescence traîna, et, un jour, le prêtre ami recevait copie d'une lettre adressée au président d'un comité où la religion et le clergé étaient sans cesse bafoués, lettre éloquente, précise, lettre de reproches amers, il y avait le cri indigné d'une conscience qui s'était réveillée, il y avait des paroles insultantes pour ces malfaiteurs qui avaient détourné le regard d'un homme de la resplendissante lumière de la foi. Cette lettre, on pourrait la lire, elle n'a pas été détruite; il serait difficile de la reproduire ici, les lecteurs de la *Semaine* ne sont pas habitués à une telle langue...

Celui qui écrit ces lignes tient le récit précédent d'un vénérable prêtre de notre ville, bien placé pour en connaître tous les détails, et heureux de raconter cet épisode du ministère paroissial à ceux qui trouvent dans leurs visites à domicile des réceptions plutôt fraîches et trop décourageantes.

Le Comité diocésain des œuvres du diocèse de Lyon s'est occupé, d'une façon particulière « des messes d'hommes ». A Toulouse, au Congrès

Transcription du document n° 1 : extraits

« Dans une des rues populeuses, à la société mêlée, de Toulouse, en mars 1907 : un prêtre [...] va, remplissant une mission, pénible, consolante parfois, nécessaire depuis la séparation. [...] pour recueillir des offrandes afin d'assurer le pain de chaque jour [...] La recette est à peu près nulle [...] : enfin au second étage [du quatrième logement], il perçoit un grognement [...] Un cordonnier travaillait, il ne se dérange pas [...] « Je viens vous demander de l'argent pour nous faire vivre » [...] « Vous me prenez pour un autre. [...] Mais, non, je me retire si vous ne voulez rien me donner » [...]

« Pas de simagrées, monsieur, **je n'ai pas d'argent à donner aux curés, je sais trop l'usage qu'ils en ont fait en 1870**, et de sa main prenant un soulier, il le lança à la tête de l'abbé. [...] le mendiant du budget du culte, revint lentement jusqu'au presbytère [...] Le soir, à table, il disait à ses confrères : « Hélas, messieurs, nous sommes peu sympathiques ! et il remontait à sa chambre pour retrouver ses livres, son bréviaire et son crucifix. [...]

Dans une des rues populeuses, à la société mêlée, de Toulouse, en mars 1908 : les mêmes rue, prêtre et accueil. [...] « Mon cher ami, c'est moi qui reviens, pour la même chose. » [...] « Je ne vous ai pas donné l'an dernier, et vous n'êtes pas mort de faim » [...] « Mais, il y a encore des personnes généreuses [...], je vous promets de ne pas revenir, mais, si vous avez besoin de moi, je réponds de suite à votre appel. » [...]

En 1909, dans cette même rue [...] Le prêtre ne fait pas la tournée du culte, il va voir un malade. [...]

« Je vais mal, bien mal ; [...] il vous tarde de gagner un peu sur mon enterrement ? » « Non, mon ami, [...], j'ai même beaucoup prié [...], il vous serait difficile de me jeter à la tête un autre objet » [...] « Ah ! c'est vrai que je suis seul, ils ne sont pas venus ceux qui m'ont demandé mon bulletin de vote, [...] qui avaient mis de la haine en moi contre tous les curés. » [...] Mais déjà le miracle était fait. [...] Dieu ne voulut pas appeler à lui ce moribond, et un jour, le prêtre ami recevait copie d'une lettre adressée au président d'un comité où la religion et le clergé étaient sans cesse bafoués [...], il y avait le cri indigné d'une conscience qui s'était réveillée [...], des paroles insultantes pour ces malfaiteurs qui avaient détourné le regard d'un homme de la resplendissante lumière de la foi. »

Activités élèves :

A l'aide du document n°1, explique :

1) A quelles ressources financières les ministres cultuels du diocèse de Toulouse ont-ils recours pour subvenir à leurs besoins ?

2/ Quelles difficultés rencontrent-ils ? Pourquoi ? (cf. : le passage mis en évidence)

3) En quoi le comportement du prêtre et du cordonnier toulousains, concernant les moyens de subsistance des ministres du culte, traduit-il l'évolution des relations entre l'Etat et l'Eglise (de 1907 à 1909) ?

Corrigé :

A l'aide du document n°1, explique :

1) A quelles ressources financières les ministres cultuels du diocèse de Toulouse ont-ils recours pour subvenir à leurs besoins ?

2) Quelles difficultés rencontrent-ils ? Pourquoi ? (cf. : le passage mis en évidence)

- la quête auprès de la population toulousaine qui doit se substituer à l'Etat par des offrandes permettant aux prêtres de vivre au quotidien, mais il n'est pas évident pour eux d'obtenir une aide financière de la part de la population non-catholique. L'entretien du clergé Toulousain est entièrement à la charge des fidèles catholiques.

Le cordonnier fait ainsi référence aux années 1870-1871, catastrophiques pour l'Église, impliquant la nécessité d'un retour à la France chrétienne :

- l'occupation de Rome par les Italiens, c'est-à-dire la fin des États du Pape,
- le conflit franco-prussien perdu par la France qui voit son territoire amputé de l'Alsace (sans Belfort) et d'une partie de la Lorraine (avec Metz) ⇒ proclamation de la IIIe République le 4 septembre 1870 sur l'initiative de Gambetta
- et la révolution parisienne : la « Commune » qui ordonne par un décret la Séparation de l'Église et de l'Etat (en 1871)

Par conséquent, l'Église multiplie les pèlerinages, les grandes cérémonies pénitentielles, les images, les médailles, les statues pour sensibiliser et émouvoir le plus possible la population. , en fonction de ce double programme de restauration des États du Pape et de la monarchie française.

3) En quoi le comportement du prêtre et du cordonnier Toulousains, concernant les moyens de subsistance des ministres du culte, traduit-il l'évolution des relations entre l'Etat, de l'opinion de la société française non-catholique (à partir de 1907) ?

Dès 1907, les incidents liés aux inventaires cessent et le gouvernement instaure avec les ministres du culte un consensus.

La société française non-croyante adopte donc une vision différente, moins hostile envers l'Église catholique.